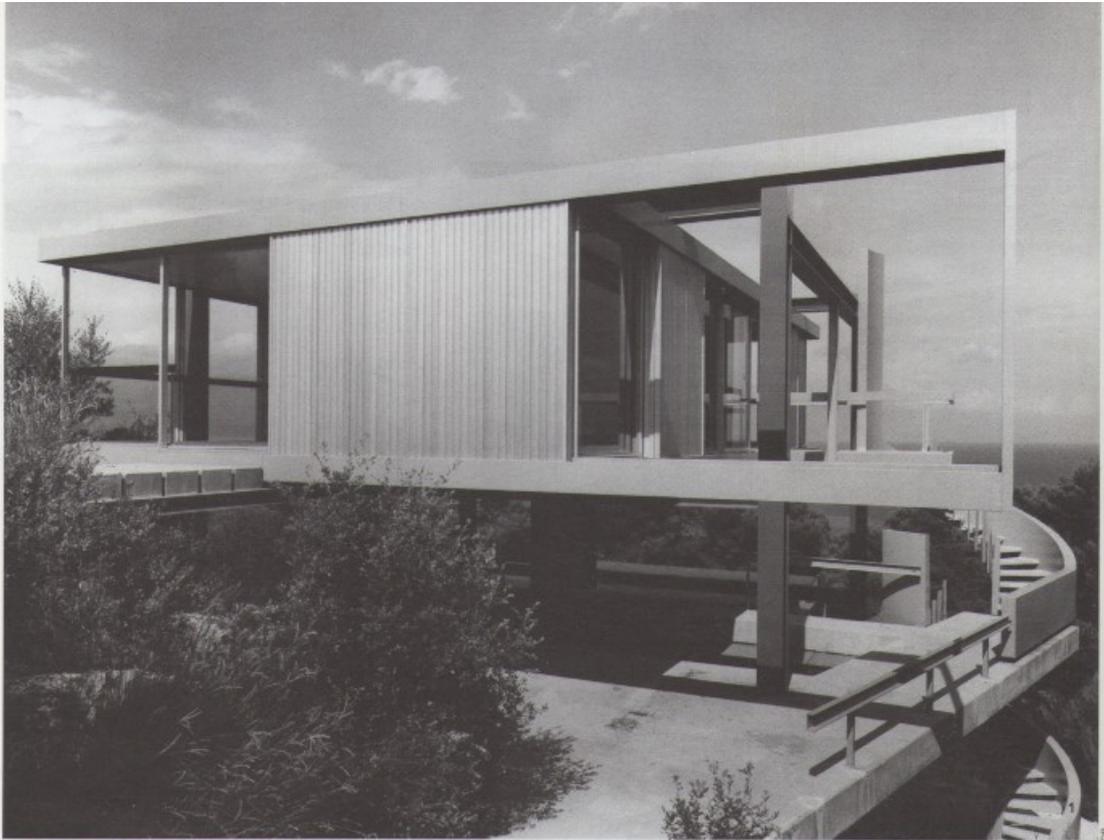


en cours...



## Libres et modernes Villas des années 50 en France

Un livre magnifique de Raphaëlle Saint-Pierre rassemble des chefs-d'œuvre parfois oubliés de l'architecture des villas des années 50 en France. Se détachant du purisme moderniste d'avant-guerre, les architectes y expriment un goût pour l'authentique et la fantaisie, jouissant d'une liberté qu'évoque Claude Parent dans sa préface, entre regrets et autodérision.

« En 1953, avec Lionel Schein, je construisais ma première maison, à l'issue d'un concours national organisé par La Maison française, revue toute jeune et farouchement moderne. J'étais encore étudiant. Le ministre de la Reconstruction, Claudius-Petit, nous fit l'honneur de sa présence lors de l'inauguration. C'est dire l'intérêt que portait le politique à la modernité et à sa représentation par l'architecture de la maison individuelle. Celle-ci, malgré l'invention récente du système de la copropriété pour les collectifs, avait toujours la préférence des Français. Le pavillon triomphait dans le rêve du citoyen, face à un pays durement touché par la guerre.

Avec le recul, on peut comprendre que les années 50 offraient aux candidats constructeurs de l'argent à bas prix (prêts de 80 % sur vingt ans) et la première politique des modèles selon les dispositions du ministre Courant. Tout naturellement, les jeunes architectes se tournèrent vers ce marché en

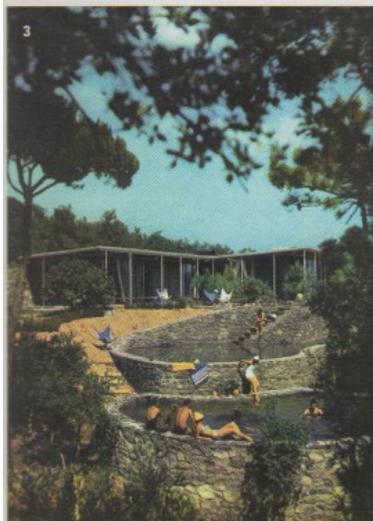
pleine expansion, y firent leurs premières armes et disposèrent d'une réelle liberté d'expression qu'ils perdront dans la décennie suivante.

Il faut rappeler que la liberté guidait la nation tout entière après les années d'Occupation et que le citoyen s'efforçait de la vivre au maximum dans tous les domaines. L'Académie avait beau régner, elle n'exerçait pas de contrôle sur l'explosion de l'immobilier. Les Monuments historiques s'occupaient de panser leurs propres blessures. Les architectes des Bâtiments de France n'existaient pas, seule la commission des sites préconisait une architecture d'accompagnement qui fit d'ailleurs de graves ravages.

De toute façon, pour les jeunes architectes, il s'agissait d'une réflexion de vieux, bonne pour les aînés, lesquels trouvaient anormal qu'on puisse concevoir et réaliser une habitation à 25 ans, alors qu'ils avaient végété, entre la crise de 1923 et la guerre de 1939-1945, sans commande pendant plus de vingt



« Villas 50 en France », par Raphaëlle Saint-Pierre, préface de Claude Parent, 224 p., 230 x 285 mm, éditions Norma, 58 €.



ans. La quarantaine, au moins, leur semblait nécessaire pour prétendre construire, âge de Le Corbusier au moment de la villa Savoye. Moi, je n'en avais cure et, avec mes condisciples, je me lançais dans ce créneau qui nous appartenait de droit. Et ce parce que justement nous étions jeunes, parce que nous étions modernes et parce que nous étions épris, avant tout, de notre liberté de citoyens qui se confondait avec notre liberté de créer en tant qu'architectes.

Pour comprendre cet enthousiasme, cette foi en l'avenir, cette innocence et surtout cette arrogance qui nous donnait tous les culots, il faut savoir que les contrôles tatillons de ces messieurs les fonctionnaires s'exerçaient sur des détails techniques : hauteur des souches de cheminée, pente des toitures, conduits de fumée obligatoires, surfaces des ouvertures, hauteur minimum sous plafond, mais très rarement sur l'expression architecturale. Bien sûr, il y eut la bataille de la terrasse, mais elle fut plus alimentée par l'inquiétude du client face aux fuites en toiture que par l'administration. Je n'ai jamais eu de refus de permis de construire alors que je les ai collectionnés dans les années 60 et 70, époque où une réglementation répressive visant l'expression architecturale fut solidement installée.

Sachez qu'en 50 le vocable « patrimoine » n'était pas employé dans notre métier. Il restait l'apanage des notaires et des bourgeois avides d'héritage. Les jeunes architectes étaient modernes et œuvraient sans examen de conscience traumatisant. Dans ce climat, on ne peut s'étonner que, chez moi, concevoir et construire aient été associés à l'exercice permanent de la liberté, de ma liberté de vivre et de créer. Ceci explique mes écarts de langage bien accueillis dans les revues, elles-mêmes soutenues par un lecteur courageux qui nous fait défaut aujourd'hui.

Le courage ne manquait ni à nous ni à ceux qui nous environnaient : artistes, décorateurs, ingénieurs. Je signalais avec Schein une maison de la Hardiesse, je conspuais l'académisme aussi bien que la toiture de tuile ou les couloirs, la pierre de taille ainsi que le pastiche, etc., car nos armes étaient le vocabulaire et la matière : béton brut, toit-terrasse, grands vitrages, fenêtres en acier ou en aluminium, clôtures basses, gazon sur les toits, cuisines claires avec passe-plat, living-room alliant repas et séjour, lit spartiate ré-

duit à son minimum, et n'oublions pas tout le matériel de l'électroménager qui a fait dire que la modernité entrait dans la maison par la porte de la cuisine.

Mais ce qui me frappe le plus est le manque d'appui technique de notre insouciance et de notre outrecuidance. J'ai construit la maison Gosselin sans savoir même ce qu'était un parpaing. Je me renseignais en douce et j'assistais émerveillé au fonctionnement d'une machine qui fabriquait et démolait vingt parpaings d'un coup. Quel pied !

Nos armes étaient tout aussi dérisoires : un crayon, une gomme, des équerres, un té, un compas, pour reporter sur un rouleau de papier calque déroulé à gogo quelques tracés minimalistes. Pardon, j'ai oublié le tire-ligne constamment encrassé, bavant à chaque remplissage. Mais ces plans à peine précisés, plus quelques rares détails au 1/10, suffisaient à tout le monde, à l'administration pour contrôler, à l'entreprise pour chiffrer, au client pour s'engager, et... à l'architecte pour faire de vrais petits chefs-d'œuvre bien adaptés aux besoins du client, performants en économie de l'espace, bon marché, pleins d'humour et de joie de vivre. Le chantier tenait de la commedia dell'arte.

Les jeunes propriétaires de ces petites maisons familiales, eux, ne manquaient ni de joie de vivre ni d'enthousiasme. Ils avaient une curiosité toujours en éveil, un goût de la nouveauté, une acceptation du risque, une volonté délibérée de participer à une aventure pour découvrir une façon de vivre nouvelle. Aujourd'hui hélas, le jeune architecte de talent se préoccupe de son plan de carrière, et son client, déguisé en maître d'ouvrage, ouvre tout grand son parapluie. La demiculture freine les enthousiasmes, l'embourgeoisement étouffe la liberté. L'avenir nous terrifie. Il ne nous reste plus que l'angoisse fatale d'être à la dernière mode.

Vive les années 50 ! » ■

Claude Parent

1 - Villa atelier d'André Bloc à Cap d'Antibes conçue par Claude Parent en 1959. Des ingénieurs de Dassault Aviation ont aidé à calculer l'escalier suspendu à double renversement.

2 - Maison d'André Bloc conçue par lui-même à Meudon en 1953 : nombre d'or, moellons, béton, grands vitrages et toiture-terrasse accessible.

3 - En 1953, l'architecte Raymond Lopez demande à Jean Prouvé de lui construire cette maison à Guerrevielle face à la baie de Saint-Tropez. Portiques en acier et panneaux d'aluminium se marient avec des techniques artisanales locales.

